

Les vers à soie

Je n'ai jamais su si c'était pour arrondir sa retraite de femme de mineur ou par habitude mais la Mémé Charbonnier, dans son petit trois pièces de Lalevade, a longtemps élevé des vers à soie.

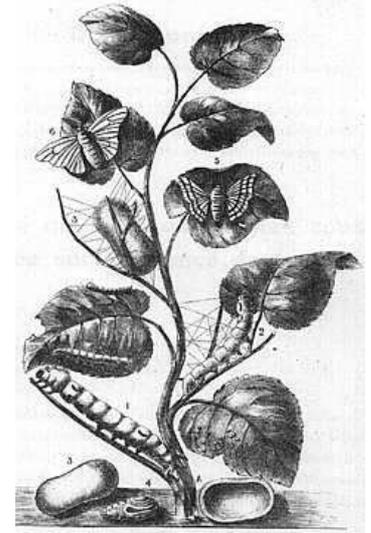
Mes souvenirs datent des années 50. Quand arrivait le printemps (avril ? mai ?), l'épicier ambulant, le Père Brun dit « Le Caïffa », proposait à ses habitués des « graines de vers à soie ». Si ma mémoire est fidèle, la Mémé en achetait deux grammes. Mais le ver à soie est fragile : l'éclosion des œufs exigeait une température régulière... La grand-mère plaçait délicatement ses « graines » dans une pochette en tissu qu'elle pendait à son cou et plaquait sur sa peau, en dessous de sa « chemise américaine », ce sous-vêtement rustique du temps où l'on n'avait pas encore inventé le soutien-gorge.

Combien de temps durait l'incubation ? Je n'en sais rien... Un jour, nous retrouvions les vers éclos, dans une boîte, bien au chaud près de la cuisinière... Et il fallait commencer à les nourrir. En face de chez elle, se trouvaient deux mûriers où la grand-mère allait cueillir les feuilles qui servaient de nourriture à ces chenilles voraces...

Plus tard, la Mémé déplaçait les vers des cagettes, sur la commode de la seconde chambre, le plus souvent inoccupée... Et les vers mangeaient et grossissaient sous son œil attentif : elle craignait par dessus tout qu'ils n'attrapent froid ou ne prennent la jaunisse, ce qui risquait de les faire crever.

Ultime étape : quand les vers étaient devenus très gros, on

bâtissait une sorte d'échafaudage en bruyère, sur lequel ils allaient « tisser leur cocon ». Les cocons étaient ensuite vendus au « Caïffa » (il les payait au kilo), puis ébouillantés pour tuer la chrysalide, sinon celle-ci se transformait en papillon qui perçait le cocon et en « cassait le fil ». En effet, c'est à partir des cocons qu'on obtenait le fil de



soie... qui alimentait l'industrie des vallées ardéchoises et de la région lyonnaise... avant qu'on invente la soie artificielle !

Même à l'école, nous élevions des vers à soie, au profit de la coopérative scolaire. Monsieur Sansonetti, le directeur, mettait à notre disposition le vaste grenier de son appartement de fonction et, par roulement, matin et soir, nous étions chargés d'apporter les feuilles de mûrier pour nourrir les vers. Un jeudi matin (c'était le jour de congé à l'époque), nous avons eu la surprise de voir arriver chez nous l'instituteur. L'élève responsable de la nourriture des vers avait dû oublier ses responsabilités... et les chenilles risquaient de mourir de faim. Monsieur Vert savait que nous possédions des mûriers. Ce qu'il ignorait, c'est qu'ils étaient à 4 km de Lalevade ! Qu'à cela ne tienne ! Nous avons pris nos vélos, nous avons fait découvrir Chanareille à Monsieur Vert, et nous sommes rentrés avec trois sacs de feuille. Les vers à soie étaient sauvés !



Métamorphoses du bombyx du mûrier

Claude Charbonnier